

LE

Messenger de la foi

ET DES BONNES ŒUVRES.

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL.



MONTREAL.

EUS. SENÉCAL IMPRIMEUR ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT.

1875

Notre-Dame de Lourdes.

LETTRE ET GUÉRISON DU RÉVÉREND PÈRE MONCOURRIER,
MISSIONNAIRE A PONDICHÉRY.

Il y a juste vingt-neuf ans que je travaille, selon la mesure de mes forces, à la conversion des infidèles. Ma vie a toujours été celle du missionnaire, c'est-à-dire rude et pénible, mais pleine de consolations. Au milieu de mes privations et de mes fatigues, je me suis toujours trouvé heureux en voyant que Dieu bénissait mes faibles efforts. Mais qui peut scruter les desseins de Dieu ? Pour mon bien, sans nulle doute, je me suis vu arrêté au milieu de mes courses apostoliques et condamné à une rude et longue épreuve de près de deux ans. Je viens d'en être délivré par la toute-puissante intercession de notre très sainte Mère et par l'usage de l'eau miraculeuse de Lourdes. Voici, en abrégé, ce qui m'est arrivé.

C'était à la fin du mois d'août de l'année 1872. J'avais alors cinquante-un ans, dont vingt-neuf avaient été passés dans les missions. Ma vue avait toujours été excellente, et je n'avais jamais eu à m'en plaindre. Me trouvant à cette époque à Arcot, ancienne capitale du Carnatique, j'y terminais mon administration, lorsque tout à coup, sans aucune cause visible et sans la moindre douleur dans les yeux, je vis la vue m'abandonner subitement et à tel point que, dès lors même, je ne pouvais lire qu'avec une très grande difficulté, manquant de tout dans cette pauvre et misérable chapelle qui me servait en même temps de logement, couché sur la dure et vivant de peu.

Mon administration terminée, je repris en toute hâte la route de Vellore, grande et belle ville du Carnatique, qui est le chef-lieu de mon district et de ma résidence ordinaire. Dès mon retour, un de mes premiers soins fut d'aller consulter le médecin anglais chargé de cette station militaire. Mes yeux furent examinés par lui ; il y mit certainement beaucoup de bonne volonté, mais ne put rien me dire sur la nature du mal. Cependant l'infirmité augmentait rapidement et je me voyais arrivé au point de

devenir tout à fait aveugle. Pourquoi ? je n'en sais rien. Je me trouvais dès lors réduit à remplacer la messe du jour par la messe votive de la Sainte Vierge, et mon bréviaire par des rosaires. J'y voyais assez pour me conduire, mais voilà tout ; lire et écrire étaient devenus une impossibilité.

Instruit de mon triste état, mon excellent évêque, Monseigneur Laouënan, en bon père qu'il est toujours, m'offrit toutes les consolations que je pouvais désirer. " Venez, me disait-il, venez à Pondichéry, vous y vivrez dans la retraite, nous serons heureux de vous recevoir et de vous entourer de nos soins."

Un père spirituel ne pouvait mieux dire et la proposition était séduisante ; mais il me fut impossible de l'accepter. Homme d'action et aimant le travail, une vie retirée ne pouvait me convenir ; me séparer de mes chrétiens, qui m'aiment et que je soigne depuis vingt-neuf ans, était une impossibilité. Je fis donc prier Sa Grandeur de me laisser à mon poste en m'accordant un jeune confrère pour m'assister à la messe. C'était là, en effet, tout ce qui m'était nécessaire ; je pouvais confesser, prêcher, instruire mon peuple, et, en un mot, remplir une bonne partie des devoirs de mon ministère et faire encore un peu de bien ; mais cela ne me suffisait pas et je voulais y voir pour travailler plus efficacement à l'œuvre de Dieu.

Ne voulant pas négliger les moyens humains, sur l'avis de mon excellent évêque et père, je me rendis à Madras pour y consulter les plus habiles médecins oculistes de la présidence. Mes yeux furent examinés à différentes reprises, et séparément, par quatre docteurs anglais, qui, tout bien pesé, me déclarèrent que j'avais une cataracte sur les deux yeux. " Elle marche très-lentement, me dirent-ils, et l'opération ne pourra pas se faire avant deux ans."

Peu satisfait de ces décisions, et voyant du reste que mon infirmité restait toujours dans le *statu quo* malgré les remèdes, j'eus recours à une consultation. Mes yeux

furent de nouveau examinés par trois médecins oculistes les plus habiles et avec la plus scrupuleuse attention ; après ce très-long examen, ces messieurs me déclarèrent que je n'avais pas de cataracte, mais, ce qui était pire, une anémie et une atrophie. " Le mal est incurable, me dirent-ils, et il faut vous résigner à devenir complètement aveugle, car la science n'y peut rien."

Résigné, sans nul doute, mais peu satisfait de cette condamnation à mort, ayant épuisé tous les moyens humains, je mis de côté les médecins et leurs remèdes, et, plein de confiance, j'eus recours à Dieu et à notre sainte Mère Immaculée de Lourdes. Sur ma demande, mes chrétiens et mes amis, soit de l'Inde, soit de France, voulurent bien joindre leurs prières aux miennes pour que la vue me fût rendue. Neuvaines et pèlerinages, rien ne fut négé.

Trois fois le jour, je me lavais les yeux avec l'eau miraculeuse de Lourdes, et ce simple remède, appliqué avec une foi vive, a suffi pour me guérir. Notre très-sainte Mère Immaculée a bien voulu exaucer nos prières et obtenir de son divin Fils que la vue me fût rendue.

Maintenant, après deux ans d'épreuve, je vois, je dis la messe du jour, récite mon bréviaire, lis, écris et remplis en un mot tous les devoirs de mon saint ministère. C'est là tout ce que j'avais demandé, je l'ai obtenu et cela me suffit.

Nous attestons que le récit qui précède a été écrit par le Père Moncourrier lui-même, et qu'il est de la plus scrupuleuse exactitude.

Pondichéry, Indes-Orientales, le 20 sept. 1874.

† FR. LAOUENAN,
Evêque, vicaire apostolique.

M. Greeley.

Une correspondance du *Monde* rapporte que le concurrent du général Grant à la présidence des Etats-Unis, le brave Greeley, serait mort catholique.

Quelque temps avant sa mort, même lorsqu'il était tout

entier à son journal, à sa politique et aux soins de sa femme malade, Greeley souvent parlait de religion, et il était évident que son cœur était pour l'Église catholique.

Quand il se mit au lit après les funérailles de Madame Greeley, il pria M. L..., un ami intime, bon catholique, de ne pas le quitter. Le voyant faiblir, l'ami lui suggéra d'avoir un ministre. Il répondit :

— Oui, mon ami, je désirerais mourir catholique.

— Faut-il vous amener un prêtre ? demanda l'autre.

— Oui, mon cher L..., amenez moi un prêtre ; j'ai toujours aimé les catholiques dans leur religion.

L... sortit tranquillement et alla chercher le Père F..., mais malheureusement ne le trouva pas chez lui. Il retourna auprès du malade, laissant une note pour expliquer son désir.

A son retour, L... trouva Greeley faiblissant ; mais celui-ci le prit par la main et lui dit :

— Vient-il ?

— Il n'est pas chez lui ; mais voulez-vous mourir catholique ?

— Oui, murmura Greeley.

— Alors, vous savez qu'en cas de nécessité, toute personne peut administrer le baptême. Ainsi, si vous croyez à la doctrine et aux enseignements de l'Église catholique, je vais vous baptiser. Avez-vous jamais été baptisé ?

— Non, L..., baptisez-moi ; je veux mourir en catholique, dit Greeley d'une voix encore plus faible.

M. L... prit un verre d'eau et, le versant en forme de croix sur la tête du moribond, prononça les paroles du baptême.

M. Greeley lui serra la main et bientôt retomba dans une insensibilité dont il ne revint pas. M. L... courut chez le prêtre et le rencontra en route pour la demeure de Greeley. Il lui dit ce qu'il avait fait et que le malade était insensible en ce moment.

— Vous avez bien fait, dit le prêtre.

Greeley était mort dans la foi de la sainte Église catholique.

La Vie de l'Âme.

(Suite.)

MOYEN DE PARVENIR A LA VIE INTERIEURE.

3. *Grande pureté d'esprit* ; soin assidu d'écarter toute pensée et toute réflexion inutile sur le présent, le passé ou l'avenir,—toute préoccupation sur le succès d'une entreprise, tout désir d'être connu et applaudi.

4. *Grande pureté d'action* ; ne se charger que de ce qui entre dans l'ordre de ses obligations,—réprimer l'empressement et l'activité naturelle,—agir toujours gravement, par le mouvement de Dieu, et penser que Dieu est glorifié de ce que nous faisons,—s'arrêter quelques secondes, avant de passer d'une occupation à une autre, afin de diriger son intention,—avoir toujours quelque chose d'utile à faire.

5. *Grand recueillement et mortification des sens* ; éloigner autant que possible, toujours dans l'ordre de sa condition et de son devoir, les visites, les festins, les promenades bruyantes,—ne se permettre volontairement ni regard, ni paroles, ni jouissance inutiles ; les régler par la raison, la bienséance, l'édification, la charité,—mettre un peu de lenteur dans ses prières, articuler bien les mots et s'appliquer quelquefois à en savourer le sens.

6. *Grande exactitude en toute chose* pour les actions ordinaires de la vie et surtout pour les exercices religieux,—ne laisser rien au hasard ni à la fantaisie,—voir dans son règlement la volonté de Dieu et se dire quelquefois, quand l'heure de tel ou tel devoir est venue : *Allons vite, Dieu m'appelle.*

7. *Grande familiarité avec Dieu*, lui parlant simplement,—l'aimant affectueusement,—le consultant en tout,—lui rendant compte de tout,—le remerciant fréquemment,—le visitant surtout avec bonheur dans la Sainte Eucharistie. Cette familiarité avec Dieu ne peut exister sans une application ferme, constante à la méditation du matin.

8. *Grande charité pour le prochain*, parce qu'il est l'enfant bien aimé de Dieu, priant pour lui, le consolant, l'encourageant, l'instruisant, le fortifiant, lui venant en aide en toutes choses, surtout dans les temps rigoureux comme celui de l'hiver que nous traversons en ce moment.

Vie de Catherine Emmerich.

(Suite.)

CHAPITRE II.

L'ÉDUCATION D'ANNE CATHERINE DANS LA MAISON PATERNELLE.

Anne Catherine devait ces privilèges merveilleux dont elle fut revêtue dès son enfance au soin qu'elle prit de toujours répondre aux grâces divines, mais il est juste de remarquer combien les soins de ses bons parents contribuèrent à la mettre dans de si excellentes dispositions ; elle l'a raconté elle-même :

“ Mon père avait beaucoup de piété et de droiture, il était d'un caractère sérieux, mais sans tristesse. La pauvreté l'obligeait à de rudes travaux, mais il savait s'y plaire, étant soumis à la volonté de Dieu, il n'était pas âpre au gain, il était sans inquiétude et sans cupidité, il ne gâtait pas ses enfants et les habituaient dès leurs premières années au travail il emmenait la petite Catherine dans les champs pour lui apprendre à travailler ; avant le jour il l'envoyait chercher le cheval dans la prairie, et le cheval se laissait rejoindre, et conduire par la petite enfant.

Quand le soleil se levait, le père ôtait son chapeau, priait, louait Dieu et faisait admirer à l'enfant comme Dieu était bon de faire lever son soleil si magnifiquement sur la terre ; il remarquait qu'on ne devait plus se reposer, quand le soleil se levait, et que d'une telle infraction, viennent la ruine des maisons, des familles, des pays et des gens. Un jour Catherine ayant dit : cela ne me regarde pas, car le soleil ne peut arriver jusqu'à mon lit, il répondit : “ Cela ne fait rien, le soleil voit tout et brille partout.”

Quand ils passaient sur la rosée, le père disait : " Vois, personne encore n'a marché dans la rosée, nous sommes les premiers et si nous prions, bien dévotement, nous attirerons des bénédictions sur la terre et sur les champs. Il est bon de venir ici, avant tout le monde, car il y a là une bénédiction toute fraîche, aucun péché n'a encore été commis dans ces champs, on n'y a dit aucune mauvaise parole."

Quand ils travaillaient, le père disait souvent : " Comme il est bon d'être ici ! regarde ! nous pouvons voir droit devant nous à Coesfeld, l'église où est le St. Sacrement et adorer Notre Seigneur, il nous voit de son côté et bénit tout notre travail et nous-mêmes."

Or, il faut savoir qu'aucune de ces paroles n'était perdue pour la petite Catherine ; elle les recevait précieusement dans son cœur, en faisait l'objet de ses pensées, et de ses réflexions.

(A continuer.)

ANNONCES

Recettes.

COLLE POUR LA FAIENCE.—On prend une poignée de fleur de farine de blé, et on la pétrit avec un peu d'eau, de manière à former une pâte ferme et liée : on en fait une boule qu'on tient dans les deux mains sous le robinet d'une fontaine d'où l'eau doit couler que par un petit filet mince : on continue à pétrir la pâte jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le *gluten*, ce qui est facile à reconnaître dès que l'eau s'écoule claire des mains. Il faut alors étendre une couche très-mince de ce gluten sur l'une des parties du vase brisé, rapprocher l'autre partie en les ajustant avec soin et laisser sécher.

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

Frs. Durand ; veuve Frs. Pigeon ; l'épouse d'Alphonse Jacques, Ecr. Avocat, Auguste Godfroy Globenski, Charles Deslongchamps, Frs. Blanchard, Marie Arcambault ; Georges Couture, Frs. Meunier dit Lagacé ; veuve Augustin Labranche ; Elise Loupret ; Joseph Peltier.